

Thiers, celui-ci, presque titubant, descend de la tribune, et tend les deux mains au maréchal.

“Mais les larmes rentrées s'échappent à la fois, et c'est dans un sanglot, d'une voix inintelligible, que “le petit bourgeois” dit : “Merci, au chef d'une armée qu'il a relevée et qu'il adore...”

Nous assistons encore à tous les développements de la carrière politique et aux succès toujours croissants de ce “fou furieux” de ce “lion rugissant” ainsi que les ennemis de Gambetta, l'appellent.

“Gros, lourd, mal habillé ; il se traîne plus qu'il ne marche, mais il porte la tête avec fierté”, et quand il monte à la tribune, quelle royauté dans l'éloquence !

Au milieu de toutes ces discussions politiques, on cause un peu littérature. Mme Adam signale les rares livres qui s'éditent en ces jours agités. D'abord, c'est le “Siège de Paris raconté par une petite fille de huit ans”, d'Alphonse Daudet, et elle déclare que c'est un pur chef-d'œuvre.

Zola aussi publie un volume. Mais autant, la grande Française loue l'œuvre de Daudet, autant elle blâme celle de Zola.

“Tandis que Daudet monte en chantant, écrit-elle, et s'enivre de rayons, Zola barbote dans les mares fangeuses et s'enivre des odeurs de fumiers... Cet homme avec son talent, est un danger pour les moralistes de notre France. Il sert mieux nos ennemis qu'aucun de leurs agents.”

Le projet de la fondation de la “Nouvelle Revue” que Mme Adam devait diriger avec tant de talent et d'habileté, se dessine à l'horizon.

Mme George Sand, Mérimée, Flaubert demandent à Madame Adam de fonder avec eux une grande Revue, à laquelle collaboreraient encore About, Cherbuliez et tant d'autres.

Flaubert est le “bon géant” qui fulmine contretout. Le gouvernement, la République, la mesquinerie, le bourgeoisisme, la médiocrité de l'esprit, l'exaspèrent. “Il se malmène autant, d'ailleurs, qu'il malmène l'humanité entière. Jamais il ne jouit pleinement de ses grands dons. Il ne connaît pas la sérénité.”

Un jour, il se promène avec les Adam sur les boulevards, et comme il ne décolère pas quand il parle poli-

tique, “il a arrangé M. Thiers tout haut, dans la rue, l'appelant “vieux melon” ! Il a l'air si féroce qu'un gavrache s'est approché de lui, et, le regardant sous le nez, lui a crié :

“V'z'étiez donc d'là Commune que v'zêtes si furieux?”

“Il s'est tu à l'instant et il a ri. “C'est vrai, dit Mme Adam, que vous avez l'air furieux avec les crocs offensifs de votre moustache. Et dire que vous êtes un bonhomme en miel!”

“Je crois,—ajoute l'inimitable narratrice,—que si nous n'avions pas été dans la rue, il m'aurait battue.”

Voulez-vous maintenant quelques détails sur cette illustre figure, dont le rôle a été si prépondérant dans la formation et la consolidation de la République française, je veux dire : Gambetta ?

Voici :

“Je passe une après-midi dans la famille de Gambetta (à Nice), qui se compose du père, de la mère, d'une sœur veuve, avec un petit garçon et d'une servante entrée à treize ans dans la maison, et qui occupe, pour le moins la place d'une parente, Miette...”

“Mme Gambetta est née Messabie. De bonne bourgeoise, mais peu dotée, elle épousa un épicier génois établi à Cahors. Petite, brune, mince, fine, d'une vivacité extraordinaire, Mme Gambetta n'a agi, pensé, rien que pour son fils... Elle me raconte le fait suivant, très curieux :

“J'avais me dit-elle, mariée, l'air beaucoup plus jeune que je n'étais.

Un jour de fête que, bras dessus, bras dessous, je me promenais avec deux de mes amies, il nous vint à l'idée d'entrer dans la baraque d'une somnambule pour nous faire dire la bonne aventure.

Je dis à l'oreille de mes amies : “Appelez-moi mademoiselle, quand nous serons entrées et assises.

—Commencez par mademoiselle, dit l'une de mes amies.

—Mademoiselle! répéta la somnambule en haussant les épaules. Mademoiselle comme moi!

Elle tourne et retourne les cartes, après que je les ai coupées, et me dit : “Mademoiselle, vous portez en votre sein un homme qui gouvernera la France, Vous et votre sœur

vous lui sacrifierez votre vie pour qu'il devienne ce qu'il doit être.”

Et en effet, quand le père du jeune Gambetta refuse de lui laisser terminer ses études de droit à Paris, c'est sa mère, sa tante et jusqu'à Miette, qui économiseront pour l'envoyer là-bas.

Plus tard, à l'aurore de la gloire, le père regrette ce qu'il a fait ; il bâtit pour son fils une villa, avec une salle de banquet au second étage “pour quand Léon parlera à Nice”!

Gambetta était borgne comme on le sait. “C'est, en regardant repasser un couteau par un rémouleur qu'il fut blessé. Presque guéri, il retourne au collège. Un coup de poing donné par un camarade sur l'œil encore malade l'acheva.”

Que de choses intéressantes, tant à ce sujet qu'à celui de Victor Hugo, Rochefort et autres célébrités, je dois passer puisque le cadre modeste de ce journal ne me permet pas les longueurs.

Personne n'a oublié la gentille petite Alice, la fille unique et si tendrement aimée de Mme Adam.

L'enfant est devenue une grande jeune fille.

“Je sais que votre fille est tout plein belle, écrit George Sand à sa mère. Mariez-la bien. Pas trop dans la politique, je vous en conjure.”

L'Amour, le dieu malin, se charge de suivre le conseil de la dame de Nohant, et nous assistons, dans ce volume, aux fiançailles, puis au mariage de la délicieuse Alice avec le jeune médecin, Paul Segond, qui devait réaliser, plus tard, tout ce que son talent et sa science faisaient alors espérer de lui. Gambetta et Louis Blanc sont témoins à la cérémonie nuptiale.

Et Mme Sand qui vient de faire paraître ses “Contes d'une Grand-mère” écrit à son ami :

“Qui sait, m'écrit-elle, si l'année qui s'ouvre demain ne fera pas de vous une grand-mère?”

“C'est aller vite, continue Mme Adam. Ma fille sera mariée en février. Mais si l'année ne me donne pas la joie d'être grand-mère, elle peut me donner l'espoir de l'être.